

" Ton Amant dîne..."

Pierre-Jean Monlien



EDILIVRE

Préface

Les destins des bretons Guilbereg et des d'Enlinom d'Orseau du Comté d'Orseau sont intimement liés. Le Comte Pierre-Jean d'Enlinom d'Orseau est venu de l'au-delà pour posséder le corps de Gabriel Guilbereg, Patron-pêcheur, noyé en juin 1944, durant le Débarquement. Ce Comte, dans son allure de marin-pêcheur avec ses mains calleuses, avait une idée en tête : dénoncer l'organisation des Dieux et pour ce faire a écrit la « lettre aux croyants » afin qu'elle soit diffusée auprès du monde entier.

L'intérêt des Dieux était de récupérer et de détruire cette missive. Le Vicomte Jean-Philippe d'Enlinom d'Orseau, missionné par les démons, emprunta « le trou de ver » qui relie notre monde et les nimbres divines pour posséder à son tour le corps de Michel Guilbereg, infirmier psychiatrique, fils de Gabriel, en profitant de sa mort après une mauvaise chute d'escabeau. Ce petit infirmier sans envergure venait de retrouver, par hasard, la « lettre aux croyants ».

Le Vicomte Jean-Philippe d'Enlinom d'Orseau venait des profondeurs de l'enfer car il avait traîtreusement assassiné d'un coup d'estoc entre les omoplates, Monseigneur l'Évêque Claude de Saint-Simon et poignardé par derrière son frère aîné, le Comte Pierre-Jean d'Enlinom d'Orseau, le jour du dimanche de Pâques 1759.

Le Comte Pierre-Jean d'Enlinom d'Orseau avait, quant à lui, fui le Paradis qui prenait de plus en plus la forme d'un champ de bataille digne de la fourberie humaine. Le Comte emprunta le « trou de ver » interdit, en prenant le risque de provoquer le courroux des Dieux. Il ne supportait plus le stress créé par la pression des titanesques combats divins. Il voulait dénoncer tout cela d'où son texte acide « la Lettre aux Croyants »

Mercredi 4 janvier 1978 – 16 heures 10 minutes –

Hier soir, la discussion fut mouvementée avec Yvette. Elle ne comprenait pas mon choix. Monsieur Ledrennec, son mari, ne pigeait pas non plus l'intérêt d'une telle démarche. Yvette était si sûre d'elle. En bonne maman de substitution, elle était persuadée qu'elle aurait pu me soigner chez eux. L'hôpital psychiatrique avait dans leur esprit une connotation très négative. Madame Ledrennec exagère, elle a bien accepté les somnifères que lui a prescrits le psychiatre Marintz. Le portail d'accueil dépassé, j'indique à Yvette le chemin à suivre pour se rendre au pavillon

Michel Alexandre Laennec, celui des jeunes patients. Je n'ai emporté que mon sac de voyage, bourré à craquer, récupéré ce matin chez moi et ma trousse de toilette avec tout mon nécessaire de maquillage et diverses crèmes de soins. On s'est mise d'accord Yvette et moi, elle viendra me rendre visite tous les jours et s'occupera de mon linge sale. Je pointe mon index vers un panneau. On arrive :

– Pavillon Michel Alexandre Laennec, regarde, c'est à droite... l'accueil est là-bas. Dis donc, c'est une vraie petite ville dans la ville ici !

Madame Ledrennec gare sa 4L couleur bleu ciel sur le petit parking jouxtant le bâtiment. Un vent d'Est glacial nous fouette le visage. Quelques minuscules flocons de neige voltigent et fondent en touchant le sol. Nous avons toutes les deux le nez rouge et les joues empourprées, le chauffage de la voiture d'Yvette ne fonctionne plus. Le pavillon est ancien. Une restauration n'a été réalisée uniquement sur les ouvertures, quelques plaques d'enduit se sont écaillées et laissent apparaître par-ci par-là la pierre de granit. Je porte mes bagages et, en suivant le fléchage, nous nous dirigeons vers le hall d'accueil. La porte d'entrée est close. Une sonnette, à côté d'un interphone, est installée sous le nom du pavillon M.A. Laennec. Je pose mon sac à terre et, de mon pouce libéré, j'écrase le bouton de la sonnette. Après quelques instants, une voix nasillarde interroge :

– C'est pourquoi ?

– Mademoiselle Amandine Boudrose ! C'est pour une hospitalisation.

– Attendez-moi, je viens vous ouvrir.

Après une poignée de minutes, l'infirmière en blouse blanche apparaît derrière la vitre, son trousseau de clés à la main. Camille, c'est le prénom qui est inscrit sur son badge, nous fait pénétrer dans les locaux en souriant à peine. Les peintures sont récentes mais les couloirs et les chambres ont une triste allure. Yvette engage la conversation afin de briser la glace entre elle et nous :

– Nous arrivons en retard car nous sommes allées à l'hôpital Laennec...

L'infirmière coupe la parole, nous fait signe de la suivre et, tout en marchant, explique :

– L'hôpital général de Quimper s'appelle René-Théophile Laennec, c'est le Médecin inventeur du stéthoscope et de l'auscultation. Ici, c'est le pavillon Michel-Alexandre Laennec, le grand-père de René-Théophile, il a été maire de Quimper de 1763 à 1765 sous Louis XV et il fut promoteur de ce centre psychiatrique. Mais vous pouvez être rassurées, les méthodes thérapeutiques ont, depuis deux siècles, beaucoup évolué.

Camille s'arrête devant une porte de chambre grande ouverte et annonce :

– Voilà c'est ici votre petit chez vous. C'est la treize ! J'espère que cela ne vous dérange pas. Nous n'avons plus que celle-ci en place individuelle.

Je pose mon sac de voyage sur le lit. L'infirmière m'apostrophe d'un ton assuré :

– Vous n'ouvrez pas tout de suite vos bagages. Je pars chercher mon collègue et nous revenons vous voir.

Yvette me prend dans ses bras et tente de me faire douter :

– Tu es certaine que tu souhaites séjourner ici quelques semaines ?

Je dodeline de la tête et chuchote :

– Oui et tu verras cela passera vite. Pars maintenant et cesse de t'inquiéter inutilement. On se revoit demain après-midi.

Yvette me serre fort contre elle et dépose deux énormes baisers sur chacune de mes joues. Puis, elle s'éloigne en pleurant. Camille revient avec Yann. Ce couple de blouses blanches sert de comité d'accueil. L'infirmier m'ordonne d'un ton imposant l'obéissance :

– Videz votre sac et votre trousse de toilette sur le lit, nous allons en faire l'inventaire.

Je me rebelle :

– Mais pour quoi faire ?

– C'est pour votre sécurité et celle des autres patients du pavillon.

J'ouvre mon sac et en soustrait une à une mes affaires personnelles. Je n'ai jamais vécu une telle humiliation. Camille remet mes effets un à un dans mon sac de voyage pendant que Yann prend des notes

sur une fiche à mon nom. Tout y passe, soutifs, petites culottes, pantalon, sweat-shirt, pull en cachemire, chemisiers de soie, sèche-cheveux. L'infirmière saisit le séchoir électrique et indique clairement :

– Pas de sèche-cheveux ici dans votre chambre. Vous le demanderez quand vous en aurez besoin.

La pilule est tellement grosse à avaler que je n'ai plus de répondant. Je ne vais quand même pas me pendre avec un fil électrique de un mètre de long. Je trouve la force de réagir :

– M'enfin, je ne vais pas me suicider avec un sèche-cheveux !

Yann rétorque aussitôt :

– Vous peut-être que non ! Mais il y a d'autres patients ici qui pourraient le tenter ou essayer de vous étrangler...

À voir ma tête défaite, Camille hausse les épaules, sourit et me rassure :

– Il rigole, nous n'avons pas de malades violents dans ce pavillon. Il n'y a principalement que des jeunes dépressifs. Bien, maintenant votre trousse de toilette.

Yann la retourne sur le dessus de lit et Camille poursuit le listing de mes affaires :

– Crème de jour, crème de nuit, dentifrice, brosse à dent, crème épilatoire, brosse à cheveux, parfum Chanel n°5 (celui de maman), mascara, fond de teint, palette de couleur pour les paupières, pinceaux, rasoir pour l'épilation...

L'infirmière rappelle immédiatement le règlement :

– Pas de rasoir... c'est comme pour le sèche-cheveux.

Je lui montre tout de suite ma désapprobation :

– Et pour mes dessous de bras, je fais comment moi ?

Camille réplique :

– Faudra... ou s'en passer, ou venir le chercher au moment opportun.

– En me baladant à poil dans le service ? Remarquez... cela ne me gênerait pas, j'ai l'habitude de fréquenter les camps naturistes !

Goguenard, Yann rigole et propose une solution plus sérieuse au problème :

– Tâchez d'avoir un peignoir. Mais pour le rasoir, vous ne pourrez l'emprunter que dix minutes, pas plus !

L'infirmière poursuit l'énumération des consignes :

– Le docteur Marintz viendra dans une heure ou deux pour une consultation et établir votre traitement. Pour l'instant vous pouvez ranger vos vêtements dans votre placard et vos affaires de toilette dans la salle d'eau. Le dîner comme tous les repas sont servis dans la chambre à 8 heures, 12 heures et 18 heures 30. Un petit goûter est donné dans l'après-midi vers 15 heures. Des questions ?

– 18 heures 10 minutes –

Le psychiatre a frappé à ma porte et est venu s'installer dans mon fauteuil, un dossier à la main. Je

me suis assise sur mon lit d'hôpital face à lui. Il m'explique paternellement ce qui va se dérouler pour ma pomme :

– Mademoiselle Amandine Boudrose, bonjour ! Nous nous sommes déjà rencontrés hier dans mon cabinet du centre-ville pour des problèmes de sommeil vous concernant. Pouvez-vous me préciser à nouveau ce qui se passe exactement durant vos nuits ?

Je prends une profonde inspiration et déballe mes déboires :

– Je fais souvent des cauchemars quand je dors et j'entends des bruits bizarres dans les murs de ma maison ou dans ceux de l'appartement de Tiphaine, la fille de madame Ledrennec. Ils m'accueillent quelques mois pour m'aider. Le docteur Marintz poursuit son interrogatoire :

– Quelle est la fréquence de vos cauchemars ?

– Une demi-douzaine de fois par nuit, parfois plus... Je ne le sais pas précisément. C'est mon entourage qui peut les comptabiliser.

– Et l'objet de ces mauvais rêves reste toujours le même ou varie-t-il ?

J'hésite un instant. Dépitée, je réponds les yeux figés au sol :

– Je suis désolée, mais je ne me souviens jamais de mes cauchemars. Je sais par contre qu'ils sont très stressants et qu'après, j'ai souvent du mal à me rendormir.

– Essayez de vous en souvenir. Vous pourrez en

parler à notre psychologue. Et ces bruits bizarres dans les murs, comment parvenez-vous à les entendre ?

– C'est simple, je me promène la nuit lorsque je suis éveillée, la joue et l'oreille collées sur le papier peint des cloisons ou sur les lambris de ma chambre. C'est à ces moments que je perçois des ongles qui grattent à l'intérieur des murs.

Le psychiatre fronce les sourcils et propose :

– Je vais vous donner un traitement qui va vous calmer très rapidement et vous permettre aussi de vous détendre. Il vous faudra vous reconstruire comme une personne qui a subi un terrible accident de voiture.

Un peu atterrée, j'aurais souhaité plutôt ne rien entendre du tout. Aussitôt, une question me taraude :

– Vous allez me shooter ?

– Pas vous shooter Mademoiselle Boudrose... mais seulement vous détendre. Je vous rappelle que c'est vous qui avez accepté de séjourner ici. Vous devez me faire confiance. Donc, je reviens à votre traitement. Tout d'abord un tranquillisant, la Benzodiazépine, qui aura chez vous des propriétés sédatives et qui facilitera votre sommeil. Puis un anxiolytique pour diminuer vos angoisses et enfin une dernière molécule, la Cyamémazine qui stabilisera votre psychisme. Ne résistez pas à d'éventuelles envies de dormir dans la journée... Au contraire, laissez-vous aller. Et puis, n'hésitez pas à boire quand vous êtes éveillée... ces médicaments assèchent la bouche.

Ma porte s'ouvre et une aide-soignante à la silhouette replète pénètre souriante dans ma chambre, un plateau repas dans les mains. Le docteur Marintz se lève, me souhaite bon appétit et quitte ma chambrée. Françoise (tout le monde est « badgé » ici) pose mon plateau sur le lit et déplace la table contre le mur du fond. Dans une franche bonhomie, elle me conseille :

– Mangez pendant que c'est chaud. N'hésitez pas à réclamer du pain supplémentaire si c'est nécessaire. Bon appétit mademoiselle !

– Merci madame !

Je découvre la nourriture proposée à mes papilles. Du poisson au beurre blanc accompagné de patates vapeur. Dans un bol fumant, une soupe aux légumes. Un morceau de fromage un peu défraîchi et une petite coupelle de mousse au chocolat. Pour un soir, c'est énorme ! À ce régime-là, je vais vite prendre des kilos superflus. Je picore un peu dans tous les plats, de ma fourchette en inox, sans respecter une quelconque chronologie gastronomique. La mousse est délicieuse et me rappelle celle que Maman me préparait souvent le samedi soir. Une personne frappe à ma porte. Je crie :

– Entrez, c'est ouvert !

Camille sourit et s'approche de moi. Elle a un pilulier dans les mains et annonce tout de go la couleur :

– Je dois vous donner vos médicaments.

– Bah, posez-les ici, je les prendrai après mon dîner.

L’infirmière renfrogne son petit nez en trompette et plisse ses paupières à la manière d’une maman fâchée. Elle insiste :

– Vous devez les avaler devant moi.

La confiance règne. C’est ridicule, je suis la reine du vomi sur commande. Ce passage-là de ma vie a été entièrement occulté par Yvette, elle ne le connaît pas. Je ne l’ai pas évoqué non plus au docteur Marintz. Je préfère conserver quelques lieux intimes de mon jardin secret. J’avale une à une les pilules que Camille me présente. Satisfaite, l’infirmière fait demi-tour. Elle me prévient dans la foulée :

– Ne tardez pas à vous coucher, le traitement va faire effet dans une heure ou deux.

Me voici à nouveau seule devant mon repas. Je continue à grappiller par-ci par-là, je n’ai pas très faim.

– 19 heures 48 minutes –

La solitude peut être pesante aussi. Je revois tout le film des trois dernières années et ne cesse de culpabiliser. Tiphaine a payé le prix fort ! La tête me tourne. J’ai des sensations de vertiges. Je quitte mes chaussures. Je m’allonge sur mon lit sans me préparer. Les yeux me piquent. Françoise est venue pour reprendre mon plateau repas. Elle n’a fait aucun commentaire. Elle les conserve pour la réunion

d'équipe. Merde, ça jette bien ces trucs-là : plongeon dans une léthargie programmée.

Vendredi 13 janvier 1978 – 16 heures 10 minutes –

Les journées se suivent et se ressemblent toutes. Je dors debout et je reste allongée une bonne partie de l'après-midi. J'ai pris du poids, c'est le traitement qui veut ça ! Yvette vient me voir tous les jours. Elle paraît bien reposée. Et moi, je ne cesse de penser à ma Tifi chérie. Je rencontre peu de patients dans ce service, ils doivent tous roupiller, shootés à mort ! Ils proposent pourtant des activités : gymnastique douce (prière d'apporter son oreiller) et art ty show breton ! Par contre, je vois le docteur Marintz tous les matins. Il module mon traitement en fonction des impressions que je lui fournis et celles qu'il a eues aussi en réunion avec ses sbires. D'après lui, il m'aurait déjà diminué par deux ma médication. Je dors maintenant comme un bébé... un bébé drogué ! J'ai même parfois du mal à penser... À penser à Tiphaine. Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir dans cette enveloppe de merde pour la faire craquer ainsi ? J'ai bien quelques hypothèses. « Il » la menaçait peut-être de tout révéler à ses parents. Que son fantôme la poursuivrait toute sa vie. Qu'elle irait en enfer. Que ses propres enfants seraient tous mal formés. Et plein d'autres idées saugrenues. C'est vendredi 13 aujourd'hui, ceci va me porter chance, c'est vrai à chaque fois que cela se produit. Je vais tenter de me rendre dans l'aquarium pour

réclamer mon rasoir pour me raser sous les aisselles. L'aquarium, c'est moi qui l'appelle ainsi, est le P.C. du service. Il est entouré de larges baies donnant sur les couloirs principaux du bâtiment. Cette salle de réunion, pour les infirmières et les médecins, sert à faire le point sur chaque malade. D'autres la surnomment « la Capitainerie ». C'est un vrai coffre-fort contenant assez de médicaments pour endormir tout un troupeau d'éléphants. Je me lève mais mes jambes ne me suivent pas. J'ai la tête qui tourne. J'ai peur de tomber, je crains qu'ils m'attachent dans mon lit. Je réessaierai demain matin.

– 19 heures 20 minutes –

– Salut Michel ! Alors ces vacances, ça s'est bien passé ! Raconte !

– *Mon pauvre Yann, rien de bien palpitant. Je suis allé souvent à la pêche avec mon beau-père. Des maquereaux, quelques loups et des mulets à la pelle. Mais on n'a pas vu la seule queue d'un marsouin !*

Camille prend un air dégoûté et donne son avis :

– Ah c'est dégueulasse le mulot... c'est bourré d'arêtes !

Michel sourit et embrasse son infirmière préférée :

– *Salut Camille, tu m'as manqué tu sais ! Comment va ma beauté ?*

– Pas mal, c'est plutôt tranquille ces jours-ci. On a pioché deux petites nanas qui débloquent et qui dorment tout le temps. À part ça, c'est la routine.

Tu sais bien qu'en deux semaines on ne renouvelle pas trop les effectifs. Michel demande :

– *Où sont les nouvelles ?*

Camille montre du doigt l'organigramme affiché sur une baie vitrée du « bocal » et confirme :

– C'est à la onze et à...

Michel n'écoute plus : il consulte l'organigramme affiché pour la semaine. Il cherche des yeux les deux recrues récemment hospitalisées. Son commentaire fuse :

– *Trop fort, vous avez réussi à caser quelqu'un à la « Treize » !*

Yann prend à parti son collègue :

– Pourquoi ? T'es devenu superstitieux, Guilbrec ?

– *Moi non ! Mais cette personne l'est peut-être.*

Michel marmonne dans ses moustaches et constate :

– *Voyons, à la Treize c'est... mademoiselle Amandine Boudrose, née en février 1958. Ça lui fait dix-neuf ans bientôt vingt !*

Camille charrie son confrère :

– Si tu voyais ta tête, on dirait que t'as vu un fantôme !

Michel hausse les épaules. Son infirmière préférée revient à la charge :

– Et pour ta voix, t'as consulté ?

– *Non pourquoi ?*

– Elle est toujours aussi caverneuse qu'avant tes vacances. Et c'est même plutôt pire d'ailleurs... T'as peut-être un ou plusieurs polypes sur les cordes

vocales, va voir le Professeur Le Brun, bon sang ! T'as tort de vouloir plaisanter avec ça !

– *J'y penserai Camille, j'y penserai...*

Yann s'approche de Michel et charrie son collègue :

– Toi, tu rentres de quinze jours de congé et tu prends le service de nuit. Explique, t'as du bol ou t'as couché ?!!!

– *Ni l'un ni l'autre mon vieux, c'est le pur hasard : c'est vendredi treize !*

– Tant mieux pour toi !

L'infirmière en chef fait irruption dans le bureau et réclame aussitôt du silence et de la concentration :

– C'est l'heure de faire la passation des équipes.

Vendredi 13 janvier 1978 – 23 heures 55 minutes

À pas de loup, j'entre dans la chambre numéro Treize. J'attends quelques minutes sans bruit afin de m'adapter à la pénombre de la pièce. Sur le lit, Amandine dort paisiblement en position fœtale, elle a viré son drap et ses couvertures au bout du lit et a gardé ses chaussettes. C'est vrai qu'en hiver, ils exagèrent de monter ainsi le chauffage, la chaudière ne peut pas être mieux réglée, nous a-t-on répondu. Je me penche au-dessus de sa chevelure dorée et hume son parfum poivré de cannelle souligné d'une légère fragrance de patchouli. Je ne l'avais jamais approchée de si près. Elle porte une espèce de tee-shirt trop grand pour sa taille de guêpe. Je lui pose un baiser sur

la joue au risque de la réveiller. Pas de réaction, les médicaments font de l'effet. Ma pauvre Amandine, ou plutôt ma pauvre Mandine devrais-je dire, te voilà prisonnière de la Benzodiazépine !

Quelques souvenirs de la vie de Michel Guilbrec reviennent petit à petit dans ma tête de Vicomte revenu de l'au-delà et revêtant ce corps minable et moribond de l'infirmier. Parfois des souvenirs de cette blouse blanche s'imposent, c'est normal, nous avons finalement un cerveau pour deux. Tiphaine, toi Amandine et Michel avez été copains copines mais aussi chats et chiens ou ennemis. Ton amie Tiphaine a craqué, comme prévu, mon courrier de l'au-delà ne lui a pas plu, il reprenait en partie la « Lettre aux Croyants » concernant la vie dans les cieux parmi les Dieux en expliquant comment la vie divine s'organisait là-haut. J'ai dévoilé tout cela en langage sacré des démons. J'ai ouvert rapidement le cerveau primaire de Tiphaine en quelques phrases françaises choisies pour qu'elle comprenne automatiquement le langage démoniaque. Conséquence, Tifi, la catholique très pratiquante, à la foi inébranlable a été prise d'un violent accès d'angoisse. Toutes ces révélations l'ont complètement perturbée et celles-ci expliquèrent son geste. Maintenant, ton tour à toi est venu Amandine, jusqu'au bout, je dois honorer la mémoire de Michel. Je m'en réjouis d'avance. J'étais simplement revenu sur Terre pour une mission bien précise, elle a été facilement menée et convenablement bouclée : retrouver « la lettre aux croyants » et la

détruire. Je peux maintenant repartir rejoindre mon Dieu et mon Maître. Mais voilà, j'ai trouvé dans les papiers de Michel vos noms et de terribles confidences. Une narration de toutes les souffrances que toi et Tiphaine lui avez faites subir. Petit à petit, l'histoire de votre rencontre refait surface. Au rayon des horreurs, vous fûtes de parfaites tortionnaires. Au nom de mon Maître, moi, Vicomte Jean-Philippe d'Enlinom d'Orseau, je vais te briser comme j'ai brisé ton amie. Je vais même t'anéantir pour l'éternité. J'ai toute une semaine pour agir. Mon collègue ouvre la porte de la Treize, me voit et chuchote :

– Qu'est-ce que tu trafiques ? Je te cherche partout !

De mon index, j'entrave mes lèvres pour lui signifier de ne pas hausser la voix et je réplique en murmurant :

– *Je venais voir la tête de la locataire de la Treize. C'est une jolie minette !*

– Elle est un peu maigrichonne tout de même. Va donc plutôt voir celle de la Onze. Elle a des nichons superbes !

– *Toujours ton fantasme de la blonde gironde à grosse poitrine !*

Yann Le Boarec rit de nos sous-entendus grivois. Pour l'instant, personne ne s'est aperçu de la supercherie concernant ma présence. Je n'ai que peu d'actes de soins à prodiguer aux malades. J'imité mes collègues, c'est tout ! J'ai vite compris le fonctionnement du

tensiomètre et distribuer les médicaments est chose aisée à faire. Il faut connaître leur forme et savoir compter. Quant à préparer jour après jour le pilulier de chaque patient, il n'y a qu'à suivre la prescription du médecin. C'est vrai que les neurones de Michel m'aident un peu. Mais c'est surtout Camille qui me donne un coup de main en décryptant l'écriture du docteur Marintz. Enfin, il faut écouter les malades se plaindre et les surveiller la nuit quand ils dorment. C'est le plus simple à faire, les deux infirmiers de garde se relaient de façon à pouvoir s'assoupir quelques heures à tour de rôle. Ce n'est pas fatigant d'être payé à dormir sauf si plusieurs patients font du tapage nocturne. Là, c'est la nuit blanche assurée.

Samedi 14 janvier 1978 – 5 heures 38 minutes –

Je n'ai pas encore fermé l'œil durant ma garde. Dans une toute petite paire d'heures, la relève de l'équipe de nuit se fera en toute discrétion, peu ou pas de patients sont réveillés à cette heure matinale. C'est d'ailleurs le travail numéro un de l'équipe de jour d'ouvrir les volets et de distribuer petit-déjeuner et médicaments. Moi, j'étais trop excité pour dormir. C'était normal, savoir qu'Amandine Boudrose était juste à côté du « bocal » plongée dans une narcose, me transportait vers des horizons où l'imagination est reine. Quand Yann dormait, je n'ai cessé d'aller voir la petite minette de la Treize. Je lui ai même caressé le front et les cheveux. Tous les sentiments de Michel